

## ERGOTISME CONVULSIF ÉPIDÉMIQUE.

---

Les accidents épidémiques attribués à l'ergot de seigle ont été décrits par de nombreux observateurs ; mais, quoique l'érudition fût facile sur cette matière, il s'en faut que les écrivains qui ont résumé l'histoire de ces épidémies n'aient laissé rien à faire à leurs successeurs. La plupart se sont contentés de rapporter des dates et de citer les villages où la maladie s'était développée, s'en tenant d'ailleurs, pour la description des symptômes, à des récits plus ou moins altérés par la tradition, sans prendre la peine de remonter aux sources. Il en est résulté, ce qui arrive toujours en pareil cas, que les phénomènes observés à des époques et sous des influences diverses ont été volontiers confondus dans une sorte de tableau imaginaire qu'on se borne à reproduire sans plus de critique.

Les épidémies d'ergotisme ne sont pourtant pas de celles qui, s'imposant à des populations considérables, traversant de grandes contrées, envahissant des villes où le mouvement scientifique est actif, soient soumises par la force des choses à des expériences contradictoires. Toutes se produisent dans des campagnes pauvres, dénuées le plus souvent de secours médicaux, éloignées des centres d'instruction : elles se propagent peu, limitent d'ordinaire leur action fâcheuse à quelques communes, sinon à quelques familles, et s'éteignent après une courte durée. C'est à ce point que sous le nom solennel d'épidémie, on a pris l'habitude de relater jusqu'à des cas individuels, et qu'on voit figurer dans les relevés épidémiologiques des faits d'er-

gotisme supposé qui se sont produits dans une seule maison.

L'origine des accidents est là plus qu'ailleurs d'une constatation difficile ; aussi, à la première relation, les opinions pathogéniques les plus divergentes se sont-elles présentées avec des arguments au moins discutables : les uns attribuant à l'altération de telle ou telle céréale les phénomènes toxiques, les autres niant que la maladie fût ainsi provoquée et la rangeant au nombre des affections de cause inconnue qui surviennent sans qu'il soit possible de supposer un empoisonnement. Les discussions se sont continuées et durent encore : chaque manière de voir compte aujourd'hui, comme à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, des partisans.

La nature même des altérations des céréales, qui paraissent influencer d'une manière dangereuse sur la santé, n'est rien moins que clairement établie par les botanistes qui se sont occupés de cette portion de la pathologie végétale.

Je n'ai pas l'intention de reprendre chacun de ces problèmes, et ce n'est qu'incidemment que j'aurai l'occasion d'en parler ; mon but est seulement de fournir quelques matériaux à ceux qui voudraient envisager une seule des faces de la question. J'aurais pu me borner à rappeler les épidémies signalées dans ces derniers temps, en résumant les principaux phénomènes décrits par les observateurs ; j'ai pensé qu'il y aurait avantage à mettre en parallèle les observations récentes avec quelques-unes de celles qui ont été recueillies précédemment.

L'étude des épidémies offre aux médecins plus d'un genre d'intérêt. Si chaque épidémie considérée isolément est une unité indépendante, elle ne saurait, dans l'histoire de la science, être séparée de celles qui se sont développées dans d'autres temps et dans d'autres lieux. C'est en comparant les invasions successives d'une même maladie qu'on arrive à comprendre dans quelle mesure l'espèce morbide peut se modifier sans cesser d'être elle-même. Quelles que soient les variétés individuelles qui rompent la monotonie d'une affection régnante, le *genius epidemicus*, dont le nom seul rappelle une vérité devenue banale, impose à la plu-

part des cas un cachet. Les différences individuelles, d'ailleurs difficiles à saisir tandis que l'attention est toute aux analogies, ne sont pas de même nature que celles qui servent à distinguer les épidémies survenues à des époques plus ou moins éloignées. Ces raisons, et tant d'autres inutiles à redire, suffiraient et au delà pour légitimer la comparaison des épidémies multiples d'une même affection, si quelqu'un songeait à mettre en doute son importance.

Pour l'ergotisme, un semblable parallèle est utile à d'autres titres. S'il est vrai que les accidents relèvent d'une cause toxique agissant avec plus ou moins d'intensité, mais toujours identique, non seulement les sujets affectés dans le cours d'une épidémie devront, à des degrés variables, présenter les mêmes symptômes; mais les épidémies devront se suivre et se ressembler. Supposez une population empoisonnée accidentellement par une des substances dont les effets nous sont bien connus, à quelque époque et dans quelque pays que l'intoxication ait eu lieu, elle reproduira les mêmes phénomènes, tantôt plus, tantôt moins manifestes. Pourquoi la rouille et l'ergot échapperaient-ils à cette loi?

Or, sans vouloir entrer dans l'examen comparatif de toutes les épidémies plus ou moins bien constatées et décrites, on peut prendre pour termes de comparaison trois épidémies d'ergotisme exactement observées et séparées par un long espace de temps. L'une est celle de la Hesse en 1596, l'autre eut lieu en 1770 à Zelle; la troisième est celle dont le D<sup>r</sup> Heusinger nous a laissé une longue et consciencieuse description, et qui s'est développée dans la haute Hesse dans le cours de 1856. J'ajouterai que ces relations ont le mérite d'être inédites en français.

J'ai hâte de déclarer que je laisse de côté les faits d'ergotisme dit *gangréneux*, signalés dans la Sologne et dans l'Orléanais pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et sur lesquels il y aurait trop à dire, pour ne m'occuper que de l'ergotisme convulsif, le seul qu'on voie se reproduire toujours et partout depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

L'épidémie de 1596, qu'on mentionne dans tous les livres, a été, de la part des membres de la Faculté de Marburg, l'objet d'un travail remarquable qu'on a beaucoup cité et probablement moins lu; car il n'a jamais, que je sache, été traduit en français; et il est écrit dans un vieil allemand médiocrement accessible. Il m'a paru qu'outre l'importance qui s'attache aux faits à titre d'éléments de comparaison, on ne lirait pas sans intérêt la traduction à peu près littérale des passages les plus saillants de ce document précieux; j'ai emprunté le texte au traité de Schleger (*Versuchem mit dem Mutterkorn*, 1770), et je crois, sans pouvoir l'assurer, qu'il existe une traduction latine, également publiée en Allemagne.

« Les signes de cette maladie ne sont pas égaux et identiques chez tous; le plus souvent, ils se comportent ainsi qu'il suit. Tout d'abord les malades éprouvent un fourmillement dans les membres, ou dans les mains seulement, ou dans les pieds seulement, et parfois dans les deux; c'est tantôt d'un seul côté, tantôt des deux côtés à la fois, et le fourmillement est singulier et autre que quand un membre est engourdi. En même temps, les doigts des mains et des pieds sont fortement contractés ou fortement étendus et roidis, laquelle contraction va des mains et des pieds aux coudes, aux genoux, aux hanches, en tirant les membres d'une même façon; de sorte que ceux-ci se rétractent vers le tronc, et le malade est ramassé et contracté comme une boule ou tellement allongé et roidi, qu'il semble un morceau de bois. Ces extensions ou contractions durent souvent ainsi tout le temps du paroxysme ou elles alternent, de façon que le membre, qui d'abord était tout roidi, se convulse et se contracte ou réciproquement; lesquelles convulsions ont lieu dans les mains, les bras, ou même aux lèvres, aux yeux, et à tout le corps.

« Selon que le poison est en quantité plus ou moins grande, les contractions et fourmillements sont courts ou longs, et ils ne cessent pas que la matière volatile n'ait été atténuée et dispersée par ces mouvements; après quoi les membres restent calmes et tranquilles, jusqu'à ce que la matière empoison-

née se renouvelle et envoie aux nerfs de nouvelles vapeurs.

« Durant ces spasmes, il existe une douleur cruelle, intolérable, qui travaille et martyrise les malades à ce point qu'ils poussent des soupirs et des cris lamentables si haut qu'on les entend dans les villages, à huit ou dix maisons de distance, ou au milieu des champs, appelant et suppliant qu'on les vienne secourir en étendant les membres contractés ou en repliant les membres roidis. Quand pareil secours arrive, la douleur est adoucie ; mais, au temps de la crise, il semble aux malades, tant ils ont froid, qu'ils plongent dans l'eau glacée, ou, par contre, qu'ils sont brûlés tant ils ont chaud.

« Le tout survient si vite et si inopinément, que plusieurs, étant à table et prenant leur cuiller ou leur couteau, les laissent choir et tombent eux-mêmes à terre ; d'autres sont pris aux champs ou dans la forêt, ne s'étant pas senti de malaise et n'ayant rien soupçonné. Beaucoup, quand le mal commence, vomissent très violemment des matières aqueuses, muqueuses et ténues ; mais ils ne se plaignent d'aucune souffrance dans le ventre.

« Le dit mal, quand il commence aux membres, s'y tient fixé quelque temps, n'attaque point la tête, et dure ainsi six, huit ou dix jours, même chez quelques-uns, plusieurs semaines et mois ; mais, lorsqu'on n'y porte pas secours, le mal gagne la tête, et les convulsions et fourmillements causent l'épilepsie avec de véhémentes attaques avec manie et violence. Ceux qui sont ainsi atteints ne perçoivent plus rien, ne sentent plus rien du dehors, si bien que plusieurs, étant tombés dans le feu, furent gravement brûlés, et, revenus à eux-mêmes, n'avaient ni conscience ni souvenir de ce qui s'était passé.

« Il arrive que, dans ces paroxysmes, des malades restent six, huit heures et davantage, sans mouvement, comme dans un accès apoplectique, et sont tenus pour morts ; d'autres deviennent fous et furieux, ayant perdu toute *discretion* (le mot est ainsi en français) ; ils rejettent la nourriture qu'ils demandent, laissent aller leur corps dans la chambre sans retenue ni pudeur,

dépouillent leurs habits, etc. Ces accès sont plus vifs chez les uns que chez les autres, suivant que le cerveau est plus ou moins froid, et cette folie dure trois ou quatre jours et au delà

« On en voit de mélancoliques, craintifs, s'éveillant en sursaut, fuyant leurs compagnons, et courant nus ou en chemise dans les champs, les bois, parfois dans l'eau, et ne revenant que par force à la maison.

« Ceux qui sont bilieux et ont le sang chaud deviennent coléreux, impatients ; ils imaginent voir devant eux une personne, un animal ou le diable, et entrent en grande irritation ; plusieurs, ayant saisi leurs parents, ont voulu les battre, et il a fallu les lier de peur qu'il n'arrivât malheur.

« Quant à ceux d'un bon tempérament, ils deviennent bien, de fait, délirants, mais non d'une façon si intolérable ; mais ils rient, ils parlent de choses peu suivies, et font des gestes désordonnés.

« Le trouble du cerveau dure chez quelques-uns trois ou quatre jours, chez d'autres très longtemps ; le paroxysme fini, lorsqu'ils reviennent à eux-mêmes, ils sont et vont comme s'ils étaient ivres, levant maladroitement les jambes et ayant peine à marcher. Ils ne savent rien de ce qu'ils ont fait, et ne se plaignent ni de douleurs ni de gêne qu'ils aient eu dans la tête. Le délire n'en cesse pas moins sans autre incommodité, ou il laisse après lui des bourdonnements d'oreille, les rend à demi sourds ou leur obscurcit la vue. La plupart en sont si éprouvés qu'ils ne peuvent remuer un membre, sont tout contractés, et qu'on doit leur donner à manger et à boire comme aux petits enfants.

« Le paroxysme fini, presque tous les malades ont une faim si énorme, qu'elle ne se peut rassasier ; tant on leur donne de nourriture, tant ils en mangent, et cela outre mesure, et pourtant ils ne se plaignent pas de difficulté de digestion.

« Il n'y a point de sueur chez eux, bien qu'ils se couvrent de beaucoup de vêtements pour se garantir du frisson ; certains, après l'accès, éprouvent des sueurs profuses des pieds et des mains. »

J'ai choisi comme premier type la note publiée par la Faculté

de Marburg, à cause de l'importance du document, et parce qu'il est parmi les moins connus. Les mêmes raisons m'ont engagé à prendre pour second terme de comparaison la description que nous a laissée Wichmann de l'épidémie de 1770, dont il avait été le témoin. Wichmann est certainement un des médecins allemands de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle les plus éminents, et qui ont le mieux mérité de l'art et de la science. Esprit à la fois sagace et pratique, il n'a pas abordé un sujet sans y apporter des vues neuves et vraies, et le moindre de ses écrits témoigne d'un sens merveilleux d'observation. Si j'en voulais donner une preuve, je n'aurais qu'à rappeler sa monographie de la gale, où il démontre péremptoirement, à l'encontre de ses contemporains, l'existence nécessaire de l'acarus, et qui restera comme un chef-d'œuvre d'ingénieuse induction.

L'épidémie qu'il observait a frappé 150 individus; elle était assez limitée pour rentrer dans les conditions ordinaires des épidémies d'ergotisme, assez étendue pour fournir matière à une étude sérieuse. La maladie, qui débuta vers le milieu de septembre, lors de la moisson du seigle et tandis que les habitants étaient dépourvus de tout approvisionnement, ne se propagea pas au delà de deux districts, Zelle et Gifhorn. Wichmann divise la maladie en trois périodes ou degrés; je me bornerai, pour être fidèle au plan que je me suis imposé, à donner une analyse exacte des symptômes, sans entrer dans aucune autre considération.

Le mal débutait sans prodromes ou à la suite d'un léger malaise gastro-intestinal; le malade se plaignait de fourmillements dans l'extrémité des doigts et comparait sa sensation à celle qu'on éprouve à la suite de l'engourdissement. Cette sensation se limitait aux doigts, qui perdaient parfois leur sensibilité ou la conservaient incomplètement, ou elle s'étendait en même temps que l'anesthésie aux avant-bras, à toute la peau, et souvent à la langue, où elle était fort douloureuse. C'était là le premier degré; chez quelques-uns, l'affection ne dépassait pas ces accidents sans gravité.

Au second degré, les doigts étaient rétractés convulsivement vers la paume de la main; il fallait un effort pour les étendre, ils reprenaient aussitôt leur première situation. Ces crampes pouvaient durer plusieurs semaines, rendre le patient incapable de toute opération manuelle, en le laissant d'ailleurs dans un état de santé satisfaisant; le plus souvent, les pieds étaient affectés en même temps et de la même façon. Les maladies incidentes, parmi lesquelles Wichmann cite une variole confluente, n'exerçaient aucune influence et n'étaient pas modifiées. La maladie ne se communiquait pas de la nourrice au nourrisson, et on n'en a pas observé un seul cas chez les enfants allaités.

Lorsque les accidents avaient ainsi duré quelques semaines, il survenait de nouveaux phénomènes, la contracture s'étendait aux bras et aux jambes, et le malade sollicitait avec instances le soulagement qu'on lui procurait en étendant les membres; on observait en même temps des convulsions partielles de divers faisceaux musculaires. Plus tard la simple contracture était remplacée par des convulsions toniques ou cloniques, l'appétit restait intact, le pouls impassible, la langue nette; il y avait de l'oppression et un peu de tension abdominale; les pupilles étaient souvent inégalement dilatées.

La crise, qui commençait ordinairement vers le matin, cessait vers midi, en laissant après elle de l'engourdissement et de l'anesthésie; elle était plus ou moins vive, et d'une périodicité complètement indéterminable; plus les accès étaient répétés et violents, plus le pronostic était grave. Beaucoup, après un nombre d'attaques plus ou moins considérable, tombaient dans un véritable état d'imbécillité ou de folie; ils restaient fixes, immobiles, incapables de répondre aux questions.

La mort survenait le plus souvent à la seconde grande attaque et quelquefois à un moment où les symptômes ne la laissaient pas prévoir; la dilatation extrême des pupilles était d'un mauvais augure.

Il suffit d'avoir parcouru ces deux descriptions écrites à plus de deux cents ans de distance, pour saisir les analogies, et ce